

Le professeur Jean-Charles Falardeau

Critique social et critique littéraire

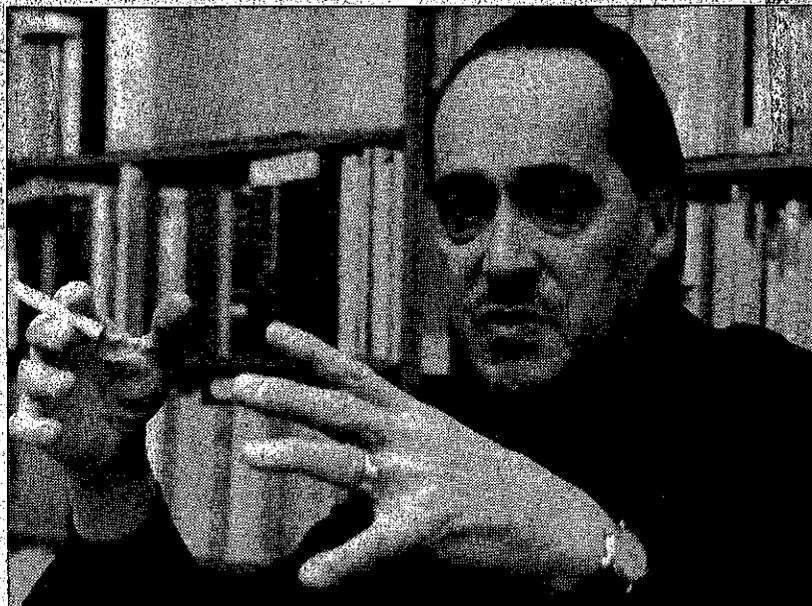
par
Simon Langlois

Directeur du département de sociologie de l'Université de Laval.

JEAN-CHARLES Falardeau a pris sa retraite il y a quelques mois après avoir oeuvré quarante ans à former des générations de sociologues à l'Université Laval. Homme de lettres et homme de science, critique littéraire et critique social, philosophe et historien, écrivain et chercheur, M. Falardeau a été avant tout un grand professeur. Le père Georges-Henri Lévesque, o.p., le fondateur de la faculté des sciences sociales de l'Université Laval, a écrit avec justesse: «Léon Gérin fut le premier à écrire la sociologie; J.-C. Falardeau, le premier à l'enseigner». Il a été un maître exigeant, qui a éveillé chez ses étudiants le goût de la rigueur intellectuelle, le sens de la critique, l'exigence de l'expression correcte.

Durant les années quarante et cinquante, M. Falardeau a travaillé au «dépassement de l'interprétation lyrique et exaspérante du Canada français — les mots sont de lui — afin de le comprendre en deça de la théologie et au delà des habitudes nationalistes». L'étude empirique des transformations sociales du Québec qu'il a amorcée avec ses collègues, fut-ce avec des moyens limités ou «avec des boussolés un peu grossières», a contribué à l'élaboration d'une nouvelle définition de la société globale canadienne-française et québécoise. Nous devons ce renouveau de la pensée au cours des années cinquante à des intellectuels de la trempe de M. Falardeau. Dressant un bref bilan des travaux menés à la faculté des sciences sociales de Laval pendant les vingt premières années de son existence, il écrivait en 1959: «Nous avons participé à un mouvement social: ce fut d'abord et principalement un mouvement de recherche sociale» («Lettre à mes étudiants», *Cité Libre*, novembre 1959).

L'un des mérites du jeune professeur Falardeau fut sans doute d'avoir initié à la recherche sociale les premières générations de sociologues québécois. Sa méthode pédagogique est connue. «Je m'étais enfin convaincu que la sociologie,



science dynamique encore en devenir, doit d'abord se pratiquer avec les yeux et avec les pieds, en observant et en marchant». Le tramway servit d'observatoire à ses élèves, qu'il envoyait aussi scruter et décrire la vie quotidienne sur la rue Saint-Vallier. Il entreprit avec l'aide de ses étudiants des monographies de paroisse et il dirigea une grande enquête empirique sur la ville de Québec au début des années cinquante, employant ses étudiants comme intervieweurs dans 28 paroisses. Ses premières recherches ont pris comme objet la société réelle, le pays concret, recherches dans lesquelles se retrouvent «une part de pensée abstraite qui tend vers l'universel, mais aussi une part d'attachement aux êtres en particuliers», selon l'heureuse expression de Cyrilas Ouellet.

L'énergie et les efforts que J.-C. Falardeau a déployés pour contrer les lectures dogmatiques de sa société et pour critiquer les mythologies politiques de son époque ne peuvent se comprendre sans faire un retour sur sa formation, qui s'inscrit dans plusieurs registres: droit, lettres, philosophie, sciences sociales. Lorsque s'ouvre en 1938 l'École des sciences sociales de l'Université Laval, il se «déleste allégrement» du droit. L'un des motifs dominants, sinon le principal, de

ce choix fut le besoin de comprendre ce qu'il était en train d'advenir à la société québécoise. La migration vers les villes, le travail des femmes dans les usines de guerre, les projets de réformes sociales conséquents à la crise, les conflits idéologiques entre fascisme et démocratie: tous ces faits l'interpellaient. Déjà sociologue avant d'en avoir le diplôme ou le titre — titre presque inconnu encore à l'époque — M. Falardeau s'interrogeait sur les transformations profondes de sa société comme en témoignent avec évidence ses chroniques dans le journal étudiant *l'Hebdo-Laval*.

Après l'obtention de ses deux licences en 1941, pourquoi a-t-il choisi le mid-west américain comme point d'observation du Québec? «Nous n'avions guère le choix. C'était la guerre et l'Europe, hélas! nous était fermée».

En 1941, le département de sociologie de l'Université de Chicago était le lieu d'une intense activité intellectuelle. «On vivait de sociologie comme d'une poussée vitale», écrira-t-il plus tard. Chaque fois que M. Falardeau évoque son séjour à Chicago, on sent renaître chez lui l'ambition de l'étudiant, l'ardeur au travail, la volonté d'apprendre, le désir de questionner le réel et d'apporter des réponses à des questions sans cesse plus nombreuses.

ses. A Chicago, il a travaillé sur l'évolution de l'institution paroissiale avec Redfield, sur les strates socio-économiques avec Warner, sur la morphologie de la ville de Québec avec Wirth, sur la famille avec Burgess, sur les modèles d'analyse de la société globale avec E. Hughes, sur la culture avec Ogburn. J'évoque ces souvenirs que nous a livrés M. Falardeau parce qu'on retrouve en filigrane dans ses travaux d'étudiants les thèmes sur lesquels porteront ses premières recherches, après son retour comme professeur à l'Université Laval en 1943.

A partir de ce moment, et pendant quarante ans, ses efforts et son énergie seront tout entiers consacrés à l'élaboration d'une oeuvre de pionnier. Il n'était pas facile d'entreprendre une carrière de professeur dans un département de morale sociale et de sociologie en 1943. Le père Lévesque a raconté avec humour ses longs efforts pour trouver les ressources nécessaires à l'engagement de quatre jeunes québécois qui revenaient de leur séjour d'études à l'étranger: Maurice Lamontagne, Maurice Tremblay, Roger Maréchal, Jean-Charles Falardeau, qui tous acceptèrent de devenir professeurs sans être assurés d'un poste, sans être payés pendant de longs mois.

M. Falardeau a été l'organisateur principal d'un grand colloque interdisciplinaire, tenu à Québec en 1952 pour souligner le centenaire de la fondation de l'Université Laval, colloque dont les travaux furent publiés dans un ouvrage classique dont il a été le maître-d'oeuvre: *Essais sur le Québec contemporain* (1953). Ouvrage magistral non seulement parce qu'il pose un premier diagnostic sur l'impact de l'industrialisation au Québec mais surtout parce qu'il fut l'inspirateur de nouvelles recherches. Avec Fernand Dumont et Yves Martin, il a fondé la revue *Recherches-Sociographiques*. D'abord véhicule conçu pour diffuser la recherche, cette revue a rapidement inspiré et commandé de nouvelles recherches. Pensons au premier colloque sur la situation de la recherche au Canada français, colloque dont tous les observateurs s'accordent pour reconnaître son grand impact. Le second colloque sur la littérature et la société canadiennes-françaises fut important, celui-là pour la carrière même de M. Falardeau, puisqu'à cette occasion il a mis en route tout un programme de recherches personnelles sur la littérature et l'imaginaire, recherches qui se poursuivent toujours.

On a maintes fois reconnu au professeur Falardeau les qualités d'un universitaire de haut calibre au Québec, au Canada et à l'étranger. Qu'on en juge plutôt par les honneurs, prix et distinctions qu'on lui a attribués: membre de la Société royale du Canada, membre de l'Aca-

démie canadienne-française, doctorat honoris causa de l'Université York (Toronto), médaille Innis-Gérin, prix Esdras-Minville, et j'en passe. Plusieurs universités l'ont invité et accueilli comme professeur: l'Université de Bordeaux dès 1949, les Universités de Toronto et de Vancouver, l'Université d'Aix-en-Provence, l'Université de Caen, l'Université de Paris-Nord. Ces nombreuses invitations en dehors de nos étroites frontières montrent avec évidence que les préoccupations et les travaux du professeur Falardeau n'ont pas sombré dans le provincialisme étroit; ils ont au contraire débouché sur l'universel, leur point d'ancrage étant toujours le Québec, et même la ville de Québec.

En quarante ans de recherches et d'enseignement, M. Falardeau a élaboré une oeuvre écrite importante. Il est l'auteur de plusieurs livres: *Root and values in Canadian Lives*, *L'Essor des sciences sociales au Canada français*, *Notre société et son roman*, *Imaginaire social et littérature*. Il a édité un grand nombre d'ouvrages, dont les ce-

«Léon Gérin fut le premier à écrire la sociologie; Jean-Charles Falardeau, le premier à l'enseigner»

lèbres *Essais sur le Québec contemporain* (1953) et son livre *Etienne Parent* a fait connaître un auteur qui est redevenu grâce à lui un classique présent dans l'histoire de la pensée au Québec. La liste de ses articles et de ses études est étonnante, d'abord par son ampleur — elle compte plus de 300 titres différents — mais surtout par la grande diversité des questions abordées.

L'intérêt de M. Falardeau a d'abord porté sur des recherches de morphologie sociale, durant les années 40 et 50. Ses travaux ont été publiés dans des revues diverses, la plupart aujourd'hui disparues. Il faut souhaiter que ses écrits soient regroupés un jour dans des ouvrages. Je pense en particulier aux articles sur la stratification sociale et les classes sociales. Dans ses premiers travaux toute l'attention du chercheur s'est portée sur l'analyse des nombreux changements sociaux qui ont marqué le Québec. Une même structure caractérise ces textes: d'abord dégager l'histoire et la genèse du fait étudié, le décontextualiser, le mettre en relation avec un ensemble plus vaste, enfin cerner les défis posés aux contemporains.

Au début des années soixante, M. Fa-

lardeau s'est tourné vers l'étude de l'imaginaire social et de la littérature et il a donné un nouvel élan à ses recherches sur l'histoire des idées durant notre 19e siècle. «Trop pudiquement caché, mis parfois à l'ombre, l'esthète chez Jean-Charles Falardeau», écrit Guy Rocher, devait finalement triompher lorsque le sociologue trouva son centre d'intérêt dans la sociologie de la littérature. La jonction de l'homme de science et de l'artiste s'est ainsi réalisée et nous a valu une contribution de pionnier en même temps que de grande qualité dans un secteur neuf...

«Le rôle de l'intellectuel», écrit Fernand Dumont, est de garder vivante une tradition de questions. Plus que tout autre intellectuel québécois, M. Falardeau a su retracer dans notre passé les questions posées par les essayistes et les intellectuels du 19e siècle: Il a eu le souci constant d'enraciner la sociologie québécoise en parlant des précurseurs d'ici. Ses travaux sur Erol Bouchette, Etienne Parent, Edmond de Nevers, Arthur Buies, Léon Gérin et j'en passe, sont aujourd'hui des pièces précieuses pour une histoire des idées au Québec.

Analyste lucide de la société québécoise, M. Falardeau est un écrivain hors pair, un homme de lettres racé. Sa maîtrise de la langue française écrite et parlée est remarquable. Attentif au fond et à la forme, il a su allier la rigueur de la pensée, la précision de la démonstration et l'éclat de l'expression. Je citerai ici le témoignage de Roger Duhamel: «Ce n'est pas faire injure aux sociologues de noter que leur souci essentiel n'est pas l'élégance du propos. (...) Falardeau commet cette excentricité de se distinguer par la maîtrise d'une langue rompue aux plus hautes exigences combinées de la justesse et de l'harmonie.»

Il faut enfin ajouter aux qualités de chercheur et d'écrivain que je viens d'évoquer les qualités de l'homme lui-même. M. Falardeau impressionne d'abord par l'ampleur de sa culture. Humaniste érudit, il a su concilier les qualités du savant et celles de l'esthète. Ses parents et ses amis connaissent la finesse de ses goûts artistiques. Ses collègues de travail apprécient l'humoriste et le pincésans-rire qui mieux que tout autre sait déridier à l'occasion une assemblée départementale sérieuse. Ses étudiants ont compris son authentique souci pédagogique. Enfin, ses opposants, à l'occasion, ont goûté la médecine de sa parole incisive, sans réplique possible.

Le Québec d'aujourd'hui doit beaucoup à des intellectuels comme Jean-Charles Falardeau. Nous sommes maintenant nombreux à oeuvrer sur le chantier qu'il a commencé à déchauffer. Son oeuvre et sa présence seront encore longtemps une source d'inspiration pour mener à bien nos tâches.